

LE
SERAPHIQUE SAINT FRANÇOIS

MERVEILLES DE SA VIE

PAR

Mgr DE SÉGUR

1 Vol. in-18 de 248 pages.....Prix : 20 cts.

XXIV

LE BIENHEUREUX PÈRE SAINT FRANÇOIS SUR
LE MONT-ALVERNE.

Saint François s'achemina donc vers sa solitude privilégiée du Mont-Alverne, pour s'y retremper dans la sainteté du divin amour. Son âme soutenait son corps, exténué, comme nous l'avons dit, par les jeûnes, les veilles, la prière continue, et d'incessantes maladies. L'amour de Jésus crucifié dévorait son âme et jusqu'à sa chair.

C'était quelques jours avant la Nativité de la Vierge MARIE, en l'année 1224. François voulait faire sur l'Alverne son grand jeûne habituel en l'honneur de l'Archange saint Michel. Il y fut accompagné par quelques-uns de ses Religieux, entre lesquels son cher secrétaire, Frère Léon, à qui il se confessait habituellement. On vénéra encore aujourd'hui, au Mont-Alverne, devenu un célèbre pèlerinage, les lieux qui furent témoins de ce que nous allons dire.

François choisit sur la montagne, en guise de cellule, une excavation de rocher très-solitaire, où l'on montre aux pèlerins le lit de pierre sur lequel il s'étendait pour prendre un peu de repos. Il s'y enferma et demanda tout d'abord à son DIEU de lui faire connaître ce qu'il attendait de lui pendant ces jours de retraite et de mortification, et de quel côté il devait tourner les efforts de son amour, ne voulant jamais faire sa propre volonté, mais uniquement celle de son bon Maître. Et il passa ainsi toute la nuit en oraison.

A l'aube du jour, le Saint sortant de sa contemplation, vit venir à lui, comme nous le disions plus haut, une multitude de petits oiseaux, qui l'entourèrent, se mirent à chanter joyeusement les uns après les autres, et qui, après avoir ainsi fait à leur façon leur prière du matin, s'envolèrent, le laissant tout ravi de joie en son DIEU. Et il entendit une voix céleste qui lui dit : "François, ce que tu viens de voir et d'entendre est le présage d'une très grande faveur que DIEU veut te faire en ce lieu." Et aussitôt il sentit son cœur se dilater d'une manière extraordinaire sous l'action divine, et tout son intérieur fut comme rempli de dons spirituels.

Notre-Seigneur opérait en lui d'une manière incessante et très-intime. Il l'embrassait de desirs de plus en plus ardents pour la croix et pour le ciel. Ces opérations divines qui ravissaient son âme, ravissaient également son corps, et l'élevaient souvent en l'air en proportion de leur véhémence.

Le bienheureux Frère Léon atteste l'avoir vu plusieurs fois s'élever ainsi miraculeusement à cinq ou six pieds, demeurant longtemps suspendu entre le ciel et la terre; Frère Léon s'approchait alors, lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes, avec une ferveur facile à comprendre. "Mon DIEU, s'écriait-il, par les mérites de ce saint homme, soyez propice à un pauvre pécheur comme moi, et daignez me communiquer quelque peu de votre grâce."

D'autres fois, François se trouvait élevé jusqu'à la hauteur des plus grands arbres de la montagne : et même, à de telles hauteurs, qu'on ne pouvait plus le voir. Quand Frère Léon, qui le suivait du regard, le perdait de vue, il se prosternait la face contre terre, et priait à l'endroit où il l'avait vu s'élever.

Notre-Seigneur voulait ainsi manifester aux disciples de saint François, et, par eux, à toute l'Eglise, la vie angélique que menait son grand serviteur, et préparer par ces prodiges répétés le prodige inouï des sacrés Stigmates qu'il allait accomplir en lui.

Depuis, saint François confessa, dans l'intimité, à ses compagnons que, pendant ces longues extases, tout perdu en

l'amour de son Jésus crucifié, il lui demandait instamment d'être tout transformé en lui, et de passer tout entier en ses douleurs. Par révélation, il avait appris qu'en récompense de sa fidélité à suivre et à imiter parfaitement la vie et les actions de son Sauveur, il lui serait donné de lui devenir semblable en son crucifiement et en ses douleurs. Mais le bienheureux Père ne comprenait pas alors de quoi il s'agissait. Croyant que DIEU lui promettait la grâce du martyre après laquelle il avait tant soupiré, il s'anima d'une ferveur nouvelle et se perdit tout entier, pour ainsi dire, dans le saint amour de JÉSUS-CHRIST.

Une des nuits suivantes, Frère Léon étant venu, selon sa coutume, à minuit porter à saint François l'habitacle des Nocturnes, il s'approcha de la caverne que le Saint s'était choisie pour sa cellule, et dit à haute voix : "Domine, labia mea aperies; Seigneur, ouvrez mes lèvres, et ma bouche chantera vos louanges." N'entendant pas la réponse, Léon eut la curiosité de s'avancer et de regarder entre les planches qui servaient de porte : la caverne était tout éclatante de lumière; une flamme très pure et très-ardente rayonnait du haut du ciel sur la tête de saint François; et Léon entendit, sans en comprendre le sens, des voix qui semblaient faire des demandes et des réponses. Humblement prosterné, François répétait avec amour ces paroles : "O mon DIEU et mon très-doux Seigneur, qu'êtes-vous? Et moi, que suis-je, sinon un pauvre ver de terre et votre indigne serviteur?" Il le vit ensuite se relever et mettre, à trois reprises, la main dans sa poitrine, et l'étendre chaque fois vers la flamme mystérieuse.

La lumière vint à disparaître; les voix se turent; et le bon Frère Léon, ne voyant et n'entendant plus rien, voulut se retirer doucement et sans bruit. Mais le Père saint François l'avait entendu; il l'appela : "Frère Léon, lui dit-il, pourquoi as-tu cherché à savoir ce qui devait rester secret? Frère Léon s'excusa comme il put; et ayant obtenu son pardon : "De grâce, Père François, ajouta-t-il, pour la plus grande gloire de DIEU, expliquez-moi ce que vous avez vu. Qu'est-ce que c'était que cette brillante flamme, cette lumière, ces voix?"

Le bon Saint y consentit avec sa simplicité habituelle. "Frère Léon, lui dit-il, cette flamme que tu as vue, c'était l'Esprit-Saint. Dans sa bonté infinie, DIEU m'a révélé beaucoup de mystères, et a daigné me communiquer une très-haute connaissance de lui-même. Ravi d'admiration, je n'ai pu retenir le cri que tu as entendu. "Qu'êtes-vous, Seigneur? et moi, que suis-je?" Car rien ne m'a fait si bien comprendre l'abîme de mon néant et de ma misère, que de contempler, bien que de loin et sous des voiles, les merveilles des perfections de DIEU.

"Comme j'étais dans cette contemplation du tout de DIEU et du néant de la créature, il a plu à mon Seigneur de me commander de lui offrir quelque chose, en échange de tous les biens que j'avais reçus de lui. "Hé! Seigneur, lui ai-je dit, ma pauvreté est si grande, que, sauf cette misérable robe qui me couvre, je n'ai rien au monde, vous ayant fait depuis longtemps le sacrifice et de mon âme et de mon corps." Le Seigneur m'a dit alors : Mets la main dans ton sein, et donne-moi ce que tu y trouveras." Ce qu'ayant fait, je fus très-surpris d'y trouver une belle et grande pièce d'or; et je la lui donnai aussitôt. Une seconde fois, puis une troisième, le Seigneur me fit la même demande, et je trouvai successivement deux autres magnifiques pièces d'or à lui offrir. Voilà ce que j'ai fait, Frère Léon, lorsque tu m'as vu étendre le bras dans la flamme divine.

"Stupéfait, et rendant grâces à mon doux Sauveur de ce qu'il me donnait ainsi le moyen de lui offrir quelque chose, je lui ai demandé ce que signifiaient ces trois pièces d'or, que j'avais ainsi miraculeusement trouvées dans ma poitrine. "Ce sont, me dit-il, les trois vœux de pauvreté et d'obéissance, fidèlement gardés par les vrais Religieux; et puis, ce sont les trois Ordres que tu as institués pour mon amour et sous l'inspiration de mon Esprit."

"Et le Seigneur ajouta : "En échange de ce que tu m'as donné, je te promets

trois choses : la première c'est que j'aimerais et assisterais très-spécialement tous ceux qui deviendront les enfants de la deuxième, c'est que je bénirai et favoriserai tous ceux qu'ils aimeront; la troisième, c'est que les trois Ordres, dont je t'ai fait le père, subsisteront jusqu'à la fin du monde."

Après ce récit, saint François congédia Frère Léon, lui défendant de chercher désormais à voir ce qui se passait entre DIEU et lui.

XXV

L'IMPRESSION DES STIGMATES.

Le 13 septembre, veille de l'Exaltation de la sainte Croix, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST voulut parachever par un dernier trait la parfaite sainteté des dispositions de son serviteur, avant de lui donner cette grâce inouïe de la stigmatisation qui devait faire de saint François une merveille unique et absolument incomparable.

Pendant que le Saint était en oraison, toujours sur le Mont-Alverne, un Ange lui apparut tout resplendissant de lumière et lui dit : "François, veux-tu accepter tout ce que DIEU se prépare à opérer en toi?—Je suis prêt à tout, répondit le bienheureux Père : je suis prêt à accomplir en tout sa sainte volonté, pourvu qu'il daigne m'assister de sa grâce. Bien que je ne sois qu'un serviteur inutile, indigne que mon DIEU pense à moi, cependant je suis tout à ses ordres, et le prie de faire en moi et de moi tout ce qu'il voudra." Il croyait alors, comme nous l'avons dit, qu'il s'agissait pour lui de la grâce du martyre.

Le lendemain, 14 septembre, à l'aube du jour, saint François étant en prière, tout embrasé d'amour dans une haute contemplation des miséricordes de son Sauveur crucifié, et tout transformé intérieurement en lui par la conformité de son cœur avec le Cœur sacré de JÉSUS, il vit descendre vers lui, d'un vol rapide, un Ange du ciel, semblable au Séraphin à six ailes du Prophète Isaïe. Ces ailes étaient de feu et de flammes, tellement embrasées et éblouissantes, qu'elles rayonnaient de splendeurs.

L'apparition céleste s'approcha du Bienheureux, qui aperçut, au milieu des six grandes ailes de feu, l'image de son JÉSUS crucifié. Les deux bras du Sauveur étaient étendus et cloués, comme jadis sur la croix; également ses deux pieds; et au dessus de sa tête s'élevaient, croisées par leurs extrémités, les deux ailes supérieures, tandis que les inférieures se croisaient par en bas, au-dessous des pieds; les deux autres s'agitaient à droite et à gauche, dépassant les mains comme pour voler et soutenir dans les airs la divine apparition.

A cette vue, l'âme de François fut ravie tout entière d'un amour et d'une compassion impossible à décrire. La joie et la douleur le remplissaient tour à tour : la joie des Anges et des Bienheureux, parce que c'était JÉSUS, l'Amour du ciel et de la terre. JÉSUS, la bonté, la lumière et la joie de l'éternité; la douleur parce que c'était JÉSUS crucifié, JÉSUS, tel qu'il était au Calvaire, avec les terribles clous du crucifiement et avec le cœur percé par la lance. François s'étonnait de cette union de la gloire céleste et des opprobres du Calvaire, se demandant comment l'infirmité des souffrances apparaissait ainsi sous la figure d'un Séraphin immortel, impassible et glorieux.

JÉSUS lui fit connaître par sa parole intérieure que ce n'était point par le martyre et le crucifiement de la chair qu'il voulait opérer en lui la grâce qu'il lui avait annoncée, mais bien par un crucifiement spirituel, qui, de son esprit et du sien, ne ferait plus qu'un seul esprit, et qui l'établirait jusque dans sa chair mortelle, dans un véritable état de victime et de martyre.

La vision céleste dura quelque temps encore, et, en disparaissant, elle laissa dans l'âme de François une ardeur toute séraphique en même temps que ses rayons enflammés imprimaient miraculeusement dans sa chair la ressemblance des cinq plaies et des clous du céleste Crucifié.

En effet, par un acte de sa toute-puissance créatrice, JÉSUS fit apparaître aux mains et aux pieds du Bienheureux

quatre gros clous semblables à ceux que François venait de révéler dans l'apparition divine; et, à son côté droit, une large plaie béante, correspondant à celle du crucifié.

Ce n'étaient pas seulement des plaies, des ouvertures faites par des clous; c'étaient des clous formés de la chair même du Saint, et il n'y avait point de solution de continuité dans la peau dont ils étaient recouverts et qui était la même que celle des mains et des pieds.

Ces clous miraculeux étaient durs et couleur de fer; la tête en était large et arrondie; les pointes, qui dépassaient de beaucoup le dessus des mains et la plante des pieds, étaient recourbées et comme rebuttées. Ils étaient mobiles; de sorte qu'en appuyant d'un côté, on les faisait ressortir de l'autre. Du côté des pointes, sur les mains et sous les pieds, il y avait, entre les clous et la chair, l'espace d'un doigt. Aussi, à partir de ce jour, le pauvre Saint ne pouvait-il plus pour ainsi dire se tenir sur ses pieds, sans éprouver une grande souffrance. Un sang pur distillait incessamment de ces cinq plaies miraculeuses, surtout de celle de son côté, qui était large, avec des bords relevés, et dont la chair était couleur de rose.

Pour cacher aux regards profanes cette merveille capable de lui attirer tant d'honneur, François enveloppa désormais ses mains et ses pieds de pauvres langes, et s'ingénia de mille manières pour dérober, même à ses Frères, la vue de ses Stigmates. Il ne les montra qu'à un très-petit nombre d'intimes, entre autres à sa chère fille sainte Claire d'Assise, qui lui fit à les cacher et à en tempérer la douleur.

On conserve encore aujourd'hui, à Assise, une feuille de parchemin qu'elle lui donna un jour pour empêcher la plaie de son côté de maculer sa tunique par une effusion de sang plus abondante que d'habitude; une espèce de cataplasme qu'elle lui fit elle-même une autre fois, et qu'il lui rendit tout imbibé de son sang; enfin, des sandales en étoupe, qu'elle confectionna également de ses propres mains, afin d'atténuer quelque peu, pour son cher père en JÉSUS-CHRIST, les douleurs de la marche.— Ce cataplasme de sainte Claire repand continuellement un parfum suraigu, qui ne ressemble à aucun parfum terrestre, et qui, les jours de fête, augmente sensiblement d'intensité et de suavité. Il est conservé dans un beau reliquaire d'argent massif, donné jadis par saint Charles Borromée, lequel avait été nommé par le Saint-Siège Protecteur de l'Ordre des Frères Mineurs.

Saint François donc, ayant fini son carême en l'honneur de saint Michel Archange, tout brûlant d'amour et portant dans son cœur les ardeurs mêmes du Cœur de JÉSUS, descendit comme tout transféré de sa solitude du Mont-Alverne, pour rejoindre ses fidèles compagnons. Voyant bien qu'il ne pourrait leur celer longtemps sa glorieuse et douloureuse stigmatisation, il les réunit et leur demanda, comme en parlant d'un autre, ce qu'il y avait à faire en pareil cas pour sauvegarder la sainte humilité. Mais les Frères ne furent pas dupes de ce vieux manège; et l'un d'eux, le Frère illuminé, qui l'avait accompagné en Egypte, lui dit en le voyant tout hors de lui-même et à moitié en extase : "Père bien-aimé, les faveurs extraordinaires, que DIEU accorde parfois à ses grands serviteurs, sont pour le salut de tous, aussi bien que pour leur sanctification personnelle. Ne retenez donc point la lumière sous le boisseau. Ayant eu une grande révélation de DIEU, vous seriez ingrat au Seigneur de vouloir cacher ce qu'il a opéré en vous pour le salut du monde."

Saint-François reçut cette parole comme de la bouche même de DIEU, et il raconta fort humblement la vision qu'il avait eue, l'impression des Stigmates qui l'avait suivie, et plusieurs autres choses très-sublimes et divines; le tout sous le sceau du secret, du moins tant qu'il vivrait. Il ajouta : "Celui qui m'est apparu, m'a révélé des choses que, de ma vie, je ne découvrirai à personne." Le bienheureux Frère Léon, qui, en sa qualité plus intime de secrétaire et de confesseur, fut admis par saint François à panser et à soigner tous les jours ces Stigmates sacrés, les contempla tout à